

De plus fort en plus fort, en Amérique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 38

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193156>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cela d'autant plus que personne ne peut leur en fournir une explication satisfaisante.

En Espagne, en Italie, ce choix se justifierait jusqu'à un certain point; les Madrilènes, les Andalouses, les Napolitaines, les Siciliennes pouvant trouver quelque avantage à ce que leur visage, bruni par le soleil, ne soit pas encadré par une nuance délicate et pâle, qui en ferait mieux ressortir la teinte bistrée.

Mais, les Saxonnaises, généralement fraîches et blondes, auraient tout à gagner à ce que le damas de leur voiture de noce fût d'une autre couleur.

Pourquoi ne réclament-elles pas ? dira-t-on.

Nous touchons ici à un principe fondamental de l'éducation dans ce pays, où les femmes osent rarement émettre une idée et la défendre, si cette idée se heurte soit à un usage, soit à l'opinion bien connue de leur entourage masculin.

Sous ce rapport, comme en toute règle, il y a des exceptions, nous n'en disconvenons pas; mais, généralement, la fille apprend, par l'exemple de sa mère, à se taire quand elle ne pense pas comme le chef de la famille, et souvent comme ses frères, s'ils sont plus âgés qu'elle.

Comment donc une demoiselle bien élevée oserait-elle demander une voiture d'une autre couleur que ce jonquille, favorable aux brunes seules ?

Une telle exigence ferait pousser les hauts cris au père, qui pourvoit ordinairement à tous les frais de la solennité.

La question est de savoir pourquoi cette couleur a été adoptée.

Il est vrai que, chez nous, le jaune, emblème de la jalousie et du mécontentement, est souvent considéré par les esprits chagrins comme la couleur du ménage; toutefois, les maîtres voituriers de Leipzig ne sauraient être les ennemis du mariage, qui leur fait gagner de l'argent; ils doivent avoir d'autres raisons pour offrir aux familles de la classe aisée leurs carrosses jonquille.

Peut-être ont-ils sur les couleurs les mêmes idées que les Chinois, pour qui le jaune est sacré et réservé au *Fils du Ciel* et à ses plus proches parents, qui seuls ont le droit de le porter.

Dernièrement, pour en avoir le cœur net, nous avons interrogé plusieurs personnes à cet égard.

Les unes, fort étonnées de notre question, croyaient que cet usage existait partout; d'autres ne s'étaient jamais demandé le *pourquoi* de ce qui leur semblait si naturel. Enfin, quelqu'un finit par nous répondre :

— Quand, pour faire bénir leur mariage, les ouvriers se rendent à l'église en voiture, ils prennent un fiacre quelconque, qui n'attire pas les regards et

coûte peu; ce n'est que dans la haute bourgeoisie et le commerce qu'on se permet les carrosses jonquille dont vous parlez. Il y en a eu et il doit y en avoir de bleus, mais on les demande très rarement, parce qu'on les trouve moins élégants, moins distingués que les jaunes.

Qu'aurions-nous pu objecter ?

Si les intéressés sont contents, tout est pour le mieux; cependant, nous persistons à croire qu'il ne s'agit pas seulement d'une question de goût et d'habitude, mais qu'à son origine ce choix a dû être motivé par une raison qui n'existe peut-être plus et qui, par conséquent, nous échappe.

J. M.

Cllia dào ge.

Quand onna mouraille dè maison est tota reïmbochè per tot que le n'a ni fenètrès, ni portès, cein n'est diéro galé, et seimbiè que manquè oquiè. Assebin clliao que n'àmont pas vairè clliao grands mourets tots bliances, lài font mettrè dè la pierre dè taille et cllioulà dâi contréveints contrè, et quand bin ne lài a min dè fenètrès, seimbiè tot parâi que y'en a, et cein a pe bouna façon.

Eh bin, l'est oquiè d'approtseint que font clliao qu'ont z'u lo guignon dè sè crévâ on ge. N'a pas laissi lo ge éborniyi sè clliourè, ye font trairè cein qu'eïn restè, et mettont à la pliaice on ge ein verro que resseimbiè coumeint 'na gotta d'edhie à n'on vretablio, et quand bin on ne vâi rein avoué, lè z'autrès dzeins ne sè démaufiont pas qu'on sâi borgno, et s'on n'est pas mariâ, cein ne gravè pas de sè trovâ onna pernetta.

Rebeton, lo martsau, avâi on ge dè cllia sorta, qu'on arâi djurâ que l'étâi asse bon què l'autro; et quand bin n'est pas tant dié d'être borgno, Rebeton fasâi tot parâi lo farceu.

On dzo que se n'ovrà, s'étâi fé chàotâ onna petita brequa dè fai dein lo ge, cein lài fe onna mau dào diablo et sè dépatsâ dè preindrè son motchâo dè catsetta po lo sé frottâ po tâtsi dè fèrè ressailli cè fai.

— Qu'as-tou, se lài fâ lo martsau ?

— Mè su fé chàotâ oquiès dein lo ge, et lo pu pas raveintâ.

— Ah n'est que cein ! te ne sâ pas fèrè me n'ami; tè faut fèrè dinsè :

Et Rebeton sè trait son ge, fâ état dè lo panâ en deseint à se n'ovrà : « N'est pas pe molési què cein, » et lo sè remet ein pliaice.

L'ovrà, tot ébayi dè cein vairé, vâo essiysi dè trairè lo sin assebin; mâ pas mèche, et l'étâi rudo intrigâ dè cein que son maitrè lo poivè fèrè, et ruminâ après cein tota la né.

— Refèdè vâi, se lài dit lo leindéman matin !

Et lo martsau lo retrait; mâ comeint

risâi qu'on sorcier, l'ovrà sè démaufiâ d'oquiè et dit à Rebeton :

— Ora, traidè-vâi l'autro assebin !

Ma fâi, po l'autro, c'était on auto afèrè, et lo martsau fe état dè remettèrè dào tserbon su lo fû, et repond que n'avâi pas lo teïmps. Mâ l'ovrà que n'étâi pas onco tant bête, sè peinsâ bin que l'autro ne sè démontâvè pas et que Rebeton n'étâi qu'on farceu, et n'essiyâ pas mé dè fotemassi après lo sin.

De plus fort en plus fort, en Amérique.

Nous empruntons à une chronique de M. Joseph Montet, publiée dans *l'Avenir de l'Isère*, les amusants détails qui suivent :

Nathaniel Simpson, grand industriel de Chicago, reçoit la visite d'un ami de Paris, M. Louis Vernet.

— Faites-vous toujours des rails en papier ? demande ce dernier après un moment d'entretien.

— Non, il y a longtemps que j'y ai renoncé. L'acier nous fait aujourd'hui une concurrence déloyale. J'ai pris une nouvelle spécialité : les substances alimentaires. Beaucoup plus avantageux. Une seule concurrence à redouter : la nature. Elle n'est pas de force !

— Vraiment.

— C'est prouvé. Depuis trois ans j'ai gagné trois millions. L'un en faisant du beurre sans lait; l'autre en faisant de l'extrait de viande sans viande; le troisième avec l'exploitation que j'ai depuis un an.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Des œufs.

— Sans poules ?

— Evidemment.

— Vous voulez rire !

— Je ne ris jamais en affaires.

— Parbleu ! je serais curieux de voir ça.

— Rien de plus facile. Nous avons une demi-heure devant nous. C'est assez pour voir un de mes ateliers.

Et l'Américain ouvrant la porte de son bureau, conduisit notre ami par un long couloir jusqu'à une vaste pièce où il l'introduisit. De larges boîtes remplies d'œufs d'un blanc superbe s'étagaient le long des murs. L'industriel ouvrit une seconde porte. Un froid assez vif saisit Louis Vernet, qui releva le col de son paletot.

— Nous voici, dit Simpson, dans l'atelier de fabrication. Vous voyez cette cuve ? C'est le jaune. Et cette autre cuve ? C'est le blanc.

— Et qu'est-ce que c'est que ce jaune ?

— Un mélange de farine de maïs, d'amidon extrait du blé, et de quelques autres substances.

— Et ce blanc ?

— Trop long à vous expliquer : un résultat chimiquement identique au blanc d'un œuf véritable.

— Parfait ; mais la coquille ?

— Tournez-vous : on en fait sous vos yeux.

— Et comment mettez-vous votre jaune et votre blanc là-dedans ?

— L'enfance de l'art ! Regardez plutôt. Voici la machine. Vous remarquerez qu'elle renferme plusieurs compartiments. Le pre-

mier contient le jaune, le second le blanc, le troisième la pellicule blanche de l'œuf, le quatrième l'écaille de gypse qui formera la coquille. Vous avez senti en entrant ici un changement de température. Ce froid est nécessaire. Vous allez voir pourquoi. Dans le premier compartiment, on verse le jaune à l'état de farine assez épaisse; il y prend une forme ronde et s'y congèle. Après quoi, il passe dans le second compartiment, où il s'entoure de blanc et, par un mouvement rotatoire, prend une forme ovale; il s'y congèle aussi. Puis, il passe dans le suivant, où il se revêt d'une légère pelure; et enfin dans le dernier, l'écailleur, où il complète son costume. L'œuf est fait; on le place sur les plateaux sécheurs que voici, où l'écaille sèche tout d'un coup, tandis que l'intérieur se dégele. Et voilà l'objet. Une poule ne ferait pas mieux.

— Ni meilleur ?

— Ni meilleur. Tenez, en voici un qu'on vient de cuire à votre intention. Goûtez-le.

Louis Vernet vida d'un trait la moitié de la coquille.

— Exquis ! déclara-t-il.

— Et bien ! voilà ce que je peux vous livrer à treize dollars le mille, un peu plus de soixante-dix francs... Trouvez-moi des poules pour travailler régulièrement à ce prix-là.

— Et combien de temps se conservent-ils, vos œufs postiches ?

— Indéfiniment. Celui que vous venez de manger avait un an. Voyez : la date était marquée dessus. Autre avantage : la coquille étant plus épaisse et plus dure que celle de l'œuf naturel, c'est une garantie pour l'expédition. Presque jamais de casse !

— Et vous êtes le seul à opérer ce tour de force ?

Le front de Nathaniel Simpson se rembrunit.

— Le seul ? dit-il, non ; j'ai un concurrent.

— Aussi fort que vous ?

— Plus fort que moi ! il a trouvé le moyen de donner à ses œufs, à volonté, le goût des œufs d'oie ou de canard. Ce gueur de Campbell est un malin ! Mais c'est égal, tôt ou tard je l'enfoncerai. C'est une idée fixe. En attendant, allons déjeuner.

...

— Naturellement, dit Nathaniel Simpson à son hôte, en se levant de table, vous êtes venu à Chicago pour notre Exposition.... Qu'est-ce que vous en dites ?

— Très intéressante. Le *phonophotosiénytopiographie* m'a surtout frappé d'admiration. J'avoue que je suis resté bouche bée devant cet instrument qui, en moins d'une minute, et sur une simple question que vous lui adressez, vous rend du même coup votre photographie, le son de votre voix, votre phrase imprimée, un *fac-simile* de votre écriture et la date de votre naissance.

— Peuh ! la dernière création d'Edison !... Dans un an, ce sera dépassé... Mais avez-vous vu mes œufs ?

— Non.

— Nous allons les voir.

Un quart d'heure après, Nathaniel Simpson et Louis Vernet étaient arrêtés devant une vitrine, sous laquelle plusieurs douzaines d'œufs étaient entre une double rangée d'étiquettes la candeur immaculée de leurs

ventres rebondis. A côté, sous une seconde vitrine, d'autres œufs étaient exposés, mais ceux-là de diverses grosseurs, et avec un plus grand luxe d'étiquettes. Trois pancartes les dominaient, portant les mentions suivantes : *Œufs de poule* — *Œufs d'oie* — *Œufs de canard*.

— C'est la vitrine de ce gueur de Campbell, dit Simpson. Il n'y a pas à dire, c'est lui qui aura le prix !

— Dites donc, fit Louis Vernet, vous avez un rayon de soleil en plein sur vos œufs : vous ne craignez pas que ça les abîme ?

— Non ; ils sont garantis bon teint. Et puis, nous sommes en hiver. Le soleil n'est pas bien méchant. La preuve, c'est que, si l'Exposition n'était pas chauffée, nous y gèlerions bel et bien. N'est-ce pas, Jim ?

Un gardien s'approcha.

— C'est vrai, monsieur Simpson, dit-il, le calorifère n'est pas de trop.

Louis Vernet était resté devant la vitrine de son hôte, le menton dans sa main, comme plongé dans une profonde méditation ; soudain, il releva la tête avec un sourire :

— Combien, fit-il en prenant le bras de Simpson qu'il entraîna dans un coin, combien donneriez-vous pour enfoncer votre concurrent ?

— Campbell ?... Tout ce qu'on voudrait !

— Mille dollars ?

— Une misère... Deux mille, s'il le faut !

— Mille suffiront... M'ouvrez-vous ce crédit ? Je vous réponds du succès.

Nathaniel regarda son hôte.

— Je n'y comprends rien, dit-il. Mais c'est égal. Marché conclu !

— Bien. Laissez-moi seulement ici cinq minutes. Je vous rejoins à la sortie.

Dès que Simpson se fut éloigné, Louis Vernet appela le gardien d'un signe ; au bout de trois minutes de conversation à voix basse, il tira son portefeuille et remit à l'homme quelques billets de banque.

— Le reste dans quinze jours au plus, lui dit-il en s'en allant.

...

Huit jours après, comme il parcourait son journal, Nathaniel Simpson fit sur son fauteuil un tel bond qu'il faillit jeter son bureau par terre ; voici ce qu'il venait de lire :

« LE TRIOMPHE DE LA SCIENCE

» Cette nuit s'est produit, à l'Exposition, le phénomène le plus extraordinaire du siècle. » Tout le monde a remarqué les curieuses vitrines d'œufs artificiels de MM. Campbell et Simpson. Or, dans celle de ce dernier, voici le spectacle véritablement stupéfiant qu'on a vu ce matin : un des œufs était à moitié brisé et, par l'ouverture de la coquille, passait la tête d'un petit poulet parfaitement vivant. Les précautions méticuleuses qui ont été prises pour la réception et la conservation des produits exposés ne laissent aucune place à l'hypothèse d'une supercherie impossible, une seule conclusion peut être tirée de ce fait merveilleux : c'est que M. Simpson a poussé l'imitation de la nature à un tel point, qu'il a dérobé à celle-ci son dernier secret. Nul doute qu'une récompense éclatante ne vienne consacrer ce résultat vraiment prodigieux du génie scientifique, qui est destiné à faire époque dans les annales de l'humanité. »

Le journal tomba des mains de Nathaniel Simpson, médusé ; à ce moment, Louis Vernet

entraînait dans son bureau, tenant à la main un numéro de la même feuille.

— Le gardien Jim, dit-il, est un brave homme, qui a bien gagné ses mille dollars. L'œuf de poule qu'il a glissé dans votre vitrine ne lui a pas coûté, il est vrai, plus de trois sous. Mais il peut garder la différence. Quant à votre soleil d'Amérique, c'est un paresseux qui n'entend rien à son métier, et, sans une prise de chaleur adroitement pratiquée dans le tuyau du calorifère, vous attendriez encore votre poulet fantastique, monsieur Simpson !

Nathaniel Simpson éclata d'un rire formidable.

— Diable de Français, va ! s'écria-t-il ; il n'y a encore que vous pour avoir des idées pareilles ! Seulement, vous allez avoir une mort d'homme sur la conscience. Ce gueur de Campbell va sûrement en crever de dépit !

Le mariage d'un guide. — « Les

guides, nous dit M. Paul Ginisty, du *XIX^{me} Siècle*, ont parfois leur roman. En Savoie, il n'y a pas longtemps que s'est déroulée une aventure qu'on peut bien qualifier de romanesque, ou ce mot n'aurait plus de sens. Demandez au guide Jean Charlet, d'Argentières.

» Ce guide, fort expert, avait conduit souvent une audacieuse Anglaise, miss Straton, qui ne s'était pas contentée d'ascensions faites en été, mais qui, en plein cœur de l'hiver, avait voulu aussi atteindre les sommets les plus redoutables. Là-haut, là-haut, sur la montagne, — comme dit la chanson, — on ne voit plus les choses avec la même étroitesse qu'en bas, et les différences de castes et de distinctions sociales semblent purs préjugés. Bref, miss Straton s'avisait de s'éprendre du beau garçon qui, maintes fois, d'une poigne solide, l'avait retenue sur le bord de l'abîme. On imagine les lyriques accents de passion que peut trouver une Anglaise sentimentale, à quelque deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer...

Le bon Jean Charlet, à ces discours, ouvrait de grands yeux. Lui, devenir le mari de cette quasi-millionnaire aux pieds légers ! Ce n'était pas que la chose lui déplût ; mais il avait peur des plaisanteries des camarades ; et puis, est-ce que les règlements de la corporation permettaient cette métamorphose ? Discipliné avant tout, il voulait consulter le guide-chef.

— Enfin, dit-il, c'est que je tiens à mon métier.

— Vous ne le quitterez pas, répondit l'Anglaise ; seulement, vous ne conduirez plus que moi.

» Il paraît que le ménage est toujours très heureux. »

Les gâte-métier. — A chaque ins-

tant, vous entendez des négociants de Lausanne se plaindre des gâte-métier, de ces gens qui voulant faire des affaires